

UNE GÉOHISTOIRE DU COMMERCE AGRICOLE : LES TEMPS LONGS POUR ÉCLAIRER LE PRÉSENT

Pierre Blanc

Bordeaux Sciences Agro et Sciences Po Bordeaux, France

Le commerce est un révélateur puissant des grands moments de l'histoire de la Méditerranée, des dynamiques démographiques et politiques d'un bassin dont l'histoire est celle qui, à l'échelle du monde, plonge le plus loin dans le temps.

Directement liés aux besoins vitaux, les produits agricoles sont des marqueurs privilégiés de la course du temps qui passe et des logiques qui la sous-tendent. À la différence de produits dont l'usage peut se dévaluer avec le temps, voire disparaître, les produits agricoles traversent les époques grâce à leur caractère fondamental et irremplaçable. Une approche du commerce agricole à travers le temps permet ainsi d'appréhender une Méditerranée plus profonde par son histoire que vaste par sa géographie.

Évidemment, les statistiques du commerce s'évanouissent très vite dès que nous plongeons nos regards dans l'histoire lointaine. Pour déceler des tendances anciennes, il ne faut pas compter sur les statistiques douanières telles qu'elles sont entretenues de façon systématique depuis le XX^e siècle. Il faut aller vers les chroniques d'observateurs, cependant que des témoignages archéologiques – notamment l'abondance d'amphores en certains endroits – réservent quelques instruments plus quantitatifs. L'histoire qui suit est donc forcément lacunaire et brossée à grands traits.

Croisant en permanence des données de l'histoire avec des épisodes bien établis du commerce agricole, cette narration montre le caractère crucial des produits agricoles dans le commerce et les stratégies de puissance d'acteurs géopolitiques qui ont compté ou qui comptent encore en Méditerranée. Elle souligne aussi combien le commerce n'a pas toujours été aussi doux que Montesquieu a voulu le croire tant il a pu s'accomplir dans des contextes de domination et de violence. Enfin, si ce regard en perspective historique fait apparaître des invariants, il permet surtout de percevoir qu'au prisme des temps longs, la Méditerranée actuelle est inédite.

Du local au lointain

L'agriculture émerge avec la révolution néolithique. Et c'est en Méditerranée qu'elle se produit à la faveur d'un réchauffement et d'une humidification climatiques qui s'opèrent entre 14000 et 11000 av. J.-C. et qui permettent à la flore de se développer dans l'est du bassin méditerranéen. L'archéologie montre qu'au Proche-Orient, les céréales sauvages sont alors consommées : les graines de céréales sont concassées au mortier pour être consommées sous forme de gruau ou déjà transformées en farine (Albertini, 2009). Tout le génie des hommes qui sortent progressivement de l'économie de prédation pour entrer dans celle de l'agriculture aux alentours de 9000 avant notre ère est alors de sélectionner des espèces qui feront la fortune de la Méditerranée. C'est plus précisément dans le Croissant fertile, riche bande de terres arables, que les céréales à paille (orge et blé) et certaines légumineuses sont progressivement sélectionnées, l'accroissement de la population, lui aussi permis par le changement de climat, poussant à la domestication des espèces sauvages. C'est un peu plus tard, entre 8500 et 8000 av. J.-C, que les hommes sédentarisés domestiquent des animaux sauvages pour en faire des espèces de plus en plus sélectionnées, comme la chèvre, le mouton et l'âne. Il est à noter aussi que les techniques de conservation se développent en parallèle, et en particulier le silo de stockage souterrain.

Telle une lame de fond, l'agriculture et l'élevage vont se propager dans le bassin méditerranéen au gré des vagues de migrations venues de l'est du bassin. Il semble que l'accroissement de la population, permis par l'essor de l'agriculture, ait poussé à cela. Car si cette dernière fournit plus de moyens de subsistance, les aléas ne manquent pas de l'affecter. Aussi des compétitions pour les ressources alimentaires obligent-elles parfois au départ de certaines populations vivant à l'est du bassin vers de nouveaux espaces à coloniser. Lancé à partir du Proche-Orient, ce processus de colonisation/néolithisation s'est en fait déroulé selon plusieurs courants de diffusion. À côté du courant danubien qui a permis l'arrivée de l'agriculture au nord de l'Europe *via* le Danube, le courant méditerranéen responsable de l'implantation de l'agriculture dans les territoires côtiers septentrionaux du bassin s'est produit essentiellement par circulation sur la mer Méditerranée. Ce processus s'est produit entre 6800 et 6100 av. J.-C. pour la Crète, la Grèce continentale, les Balkans et l'Italie du Sud puis entre 6100 et 5700 av. J.-C. pour la Sicile et Malte, et encore plus près de nous pour Chypre, l'Espagne et la France. Quant à l'Afrique du Nord et l'Égypte, l'agriculture s'y est implantée par un courant de diffusion dit africain, essentiellement produit par voie terrestre.

Ces processus de diffusion annoncent le développement du commerce à une échelle très locale, c'est-à-dire entre villes émergentes et campagnes environnantes, puis entre des foyers éloignés de population. L'apparition d'une ville – plutôt d'un gros village – comme Jéricho aux alentours de 8000 av. J.-C. témoigne de la survenue précoce d'un commerce local permis par l'essor de l'agriculture. C'est en Mésopotamie du Sud avec la civilisation sumérienne mais aussi en Syrie que l'urbanisation sera ensuite permise, aux alentours de 3000 avant notre ère, par le développement du commerce agricole. En effet, l'agriculture permet alors de dégager des surplus alimentaires et de libérer une partie de la population qui peut se consacrer à d'autres

activités pour couvrir indirectement ses besoins alimentaires. Ce commerce est permis par l'usage de l'âne « récemment » domestiqué. Il est assuré aussi par le recours aux fleuves, à l'instar du Nil.

Dans cette haute Antiquité, le commerce agricole se fait principalement sur de faibles distances, les populations n'ayant pas encore besoin d'aller chercher trop loin leurs ressources alimentaires. Il en est ainsi de la cité-État d'Ebla, située à quelque 60 kilomètres de l'actuelle Alep, dont l'apogée se situe vers 2500 av. J.-C. Toutefois, les prémices d'un commerce agricole de grande échelle semblent se dessiner avec le premier empire fondé par Sargon d'Akkad (2334-2279) qui couvre une bonne partie de la Syrie et de l'Irak actuels. Situé à peu près sur les mêmes territoires que traversent les deux grands fleuves mésopotamiens porteurs de richesse, l'empire de Babylone fait de même entre les XVIII^e et XV^e siècles avant notre ère. Aux alentours de 1500 av. J.-C les distances du commerce s'étirent plus encore, surtout depuis le développement d'un convoi par la mer. Un nouveau foyer de civilisation méditerranéenne se trouve alors en Crète où les Minoens venus depuis l'Anatolie ont fait émerger des ensembles architecturaux inédits. Cette thalassocratie minoenne, décrite comme telle par Hérodote et Thucydide car elle règne sur la mer Égée, a dû à l'évidence se tourner vers l'Égypte pour s'approvisionner en céréales. Des figures trouvées en Crète montrent en effet des émissaires minoens venus de l'île à la cour du Pharaon pour lui quémander du blé de la vallée du Nil (Abulafia, 2011). Il faut dire que cette civilisation égyptienne a très tôt développé la culture des céréales et la panification. Après l'unification du pays au IV^e millénaire sous le règne du roi Narmer, l'agriculture irriguée s'est en effet fortement développée profitant de la gestion des crues dont la force déterminait chaque année la largeur du territoire agricole, et partant sa capacité productive. Cette utilisation des eaux du Nil a ainsi très tôt conditionné la stabilité de l'Égypte et semble-t-il déterminé sa puissance. C'est d'ailleurs cette dimension nourricière (Abulafia, 2011) qui a peut-être attiré certains Hébreux venus du pays de Canaan au nord, un épisode que relate la Bible. Cependant, longtemps, l'Égypte a quand même semblé peu tournée vers la Méditerranée, le premier port d'Alexandrie n'étant fondé qu'au IV^e siècle (voir *infra*).

Encadré 1 : Comment stocke-t-on dans l'Antiquité ?

Nécessaire pour protéger les récoltes des incendies, des moisissures ainsi que des attaques de différents prédateurs (rongeurs, oiseaux et insectes), le stockage de longue durée se développe dès la haute Antiquité, que ce soit à des fins agricoles (semences), domestiques (réserves familiales), sociales (stocks en prévision de disette ou de conflit) ou commerciales (l'échange). Le procédé le plus répandu est le silo souterrain qui est une sorte de fosse à embouchure étroite creusée dans le sol. En l'absence d'oxygène, les grains entrent dans une phase de dormance qui favorise leur conservation tout en ménageant leurs capacités germinatives. Avec les Grecs, les jarres connaissent un réel essor qui permet de stocker les huiles et le vin. Pour les céréales, ils utilisent les silos creusés, des greniers aériens avec des ouvertures d'aération (les *horreos* en Galice viennent de cette période) ainsi que des celliers voûtés en pierre. Les Romains reprendront ensuite ces types de stockage en développant aussi les techniques d'enduits destinées à protéger les céréales des attaques de charançon. L'*amurque* qui résulte de la pressurisation de l'olive est ainsi répandu dans les réceptacles.

Le commerce sur de grandes distances va surtout se développer à partir de 1000 av. J.-C avec la civilisation phénicienne. Situé sur les plaines côtières qui s'étendent depuis l'actuelle Galilée israélienne à Ougarit en Syrie, le cœur de cette civilisation bat surtout de Byblos à Tyr au Liban en passant par Sidon. Adossée à un *hinterland* très étroit, tandis que les plaines intérieures sont le plus souvent contrôlées par diverses puissances, cette civilisation va devoir se projeter pendant de nombreux siècles vers la Méditerranée qui, sous son influence, va être inaugurée comme un ensemble vécu et partagé.

Très tôt se pose la question de l'approvisionnement des cités phéniciennes. Ainsi vers 960 av. J.-C., alors que le roi Hiram règne à Tyr, la plus grande d'entre elles, un accord est signé avec le roi Salomon qui permet aux Phéniciens de recevoir du blé et de l'huile produits par les paysans hébreux en échange de bois destiné notamment à l'édification du Temple (Finkelstein et Siberman, 2002). Mais il faudra aller plus loin : « les vivres, l'huile, le vin, les matières premières, c'était aux marins de l'apporter » (Braudel, 1985b, p. 108). La présence de bois en quantité dans les forêts du Mont-Liban leur permet de constituer une flotte efficace et de s'élancer vers la Méditerranée progressivement parsemée de comptoirs phéniciens, y compris dans sa partie occidentale. Carthage, Lixus, Utique en Afrique du Nord sont parmi les premiers à être édifiés entre 1100 et 800 av. J.-C. Sur la côte Atlantique, la fondation de Cadix en dit long de la capacité des Phéniciens à concevoir des bateaux très stables pour être en mesure de franchir le détroit de Gibraltar, autrement dit les fameuses colonnes d'Hercule. Cette technologie phénicienne qui leur permet de pratiquer la navigation hauturière, gage de gain de temps, ainsi que la maîtrise des courants marins de la Méditerranée sont à la base de son miracle. Il faut cependant noter que ce commerce est loin d'être uniquement agricole ; de même faut-il souligner que les Phéniciens font usage de ce commerce du vin, de l'huile et des céréales pour leur usage mais aussi parce qu'ils sont des prestataires de services commerciaux pour les peuples de la bordure méditerranéenne et d'ailleurs.

Fondée en 814 av. J.-C., Carthage est de loin le plus célèbre comptoir phénicien. Pour qui vient de l'est du Levant, elle est sise sur la partie la plus avancée du continent africain, dans la partie occidentale de la Méditerranée. Carthage devient à son tour une véritable cité-État, progressivement détachée des cités orientales sous pression de leurs voisins¹, mais également une puissance maritime en Méditerranée occidentale. La présence d'un *hinterland* riche en terres agricoles, notamment dans la péninsule du cap Bon et la vallée de la Meterdja, lui permet de développer son agriculture grâce à la diffusion des travaux de l'agronome carthaginois Magon entre les VI^e et III^e siècles av. J.-C. Plusieurs siècles durant, Carthage, « la Phénicie du second souffle » (Braudel, 1985b, p. 109), pourra ainsi s'approvisionner localement et faire commerce de ses produits agricoles (blé, fruits et vin) et asseoir sa tutelle sur bien des comptoirs de la Méditerranée occidentale.

1 - Situées à l'est du bassin, les cités-États phéniciennes, jalouses de leur indépendance, sont amenées à subir les convoitises des peuples de la terre : d'abord, les Assyriens au VIII^e siècle, qui détruiront même Sidon, puis Babylone qui exercera sa suzeraineté en 586 av. J.-C., et les Perses qui parviendront sur la côte orientale de la Méditerranée au VI^e siècle.

Alors qu'elle domine entre les VI^e et III^e siècles dans le sud du bassin occidental, Carthage est en revanche absente du nord de la Méditerranée où l'Italie septentrionale est dominée par les Étrusques depuis le VIII^e siècle, tandis que la partie ionienne et égéenne est sous l'emprise des Grecs. Certes, la puissance des Mycéniens y semble loin mais une croissance démographique s'est opérée dans l'Attique et dans les îles égéennes au tournant du VIII^e. Cette croissance a été sans doute permise par les progrès de l'agriculture et par l'essor des greniers en terre cuite qui a facilité la conservation des aliments. L'accroissement démographique a semble-t-il été trop important pour s'en tenir à un approvisionnement local, alors que se pose la question de la survie de la pléthore de paysans en manque de terres qui habitent les territoires grecs. C'est ce manque de nourriture et de terres qui pousse à la colonisation de l'ensemble égéen et ionien entre les VIII^e et VI^e siècles. D'autres contrées plus éloignées sont également colonisées par les Grecs organisés alors en cités : ainsi de la Cyrénaïque au sud, des rives de la mer Noire et de la Gaule où les Phocéens – des Grecs d'Asie mineure – fondent le port de Massalia (Marseille) d'où le commerce du vin ne tarde pas à s'organiser.

Au V^e siècle, Athènes est la figure de proue de ces cités. C'est d'ailleurs autour d'elle que les cités grecques constituent la Ligue de Délos pour combattre, au cours des guerres médiques (– 490 et – 470), les Perses parvenus sur la côte orientale de l'Égée sous le roi Darius I^{er}. Alimentée dans son environnement proche en raisin, en concombres, en figues et en miel, Athènes, dont les besoins alimentaires n'ont cessé de croître, doit souvent s'approvisionner plus loin en céréales *via* le grand port du Pirée. La mer Noire leur offre le produit des ses plaines littorales, mais c'est surtout la Sicile qui fournit les plus grandes quantités à Athènes ainsi qu'à d'autres grandes cités grecques. Les aptitudes agronomiques de cette île et sa situation géographique au carrefour des voies de circulation en feront longtemps un grenier mais aussi un jardin. Certes, naviguer dans le détroit n'est pas chose aisée au point que les anciens créent le mythe de Charybde et Scylla, mais l'île, la plus grande de Méditerranée (25 708 km²), présente une surface agricole importante. Notons d'ailleurs l'étymologie de son nom, formé de la contraction des mots grecs *syké* (figues) et *elaia* (oliviers). Terres abondantes mais dont la topographie n'est *a priori* pas la plus propice : 61 % de ce territoire se présentant en collines et 25 % étant montagneux. De fait, cette île compte peu de plaines, la plus importante étant la plaine de Catane avec 430 km², mais les collines douces facilitent l'implantation de céréales et d'oliviers.

La Sicile est tellement essentielle pour l'approvisionnement des cités grecques qu'elle se retrouve elle-même au cœur des guerres du Péloponnèse (entre – 431 et – 404) opposant Sparte et Athènes, qui se disputent le contrôle de l'île-grenier. Finalement, appuyée par les Perses, Sparte l'emporte, Athènes menacée de famine capitule en – 404. C'est Alexandre III le Grand, quoique roi macédonien, qui venge Athènes et repousse les Perses hors des côtes méditerranéennes avant de les soumettre dans un grand empire. Son passage laissera des traces pérennes. En plus de l'hellénisation de la partie orientale du bassin, Alexandre a fondé Alexandrie en – 331 ouvrant l'Égypte à la Méditerranée et à ses possibilités commerciales, les sociétés nilotiques étant peu tournées vers le bassin, même si quelques liens commerciaux avaient pu être développés de façon sporadique.

Ce sont sous ses successeurs, les Ptolémées, que les échanges entre l'Égypte et la Méditerranée se développent *via* Alexandrie. Beaucoup de produits transitent alors par son port : noisettes de la mer Noire, fromages de Chios, huile d'olive, figes et miel sont parmi les produits les plus présents. Les céréales sont les produits les plus échangés, l'Égypte ayant continué à en développer la production. À la culture de décrue qui a prévalu depuis des siècles s'ajoutent, durant cette époque ptolémaïque (330 à 30 av. J.-C), des innovations comme la *Saqqia* et la vis d'Archimède (El Faiz, 2004) qui permettent le développement de l'irrigation, en particulier dans la dépression du Fayoum. Située plein nord, l'île de Rhodes est un bon client de l'Égypte à qui elle fournit du vin. Athènes et d'autres cités profitent également des céréales nilotiques, celles de la mer Noire étant rendues moins accessibles du fait des invasions des tribus celtiques et scythes sur ses côtes. Il faut noter aussi que des épices arrivent déjà d'Inde *via* un canal construit aux alentours de 270 av. J.-C qui court depuis le delta du Nil vers la mer Rouge. Ce canal relie en fait des lacs aujourd'hui disparus du fait de la présence du canal de Suez. C'est longtemps par ce point que la Méditerranée et l'Océan indien seront liés, le contournement bien plus tardif par le cap de Bonne-Espérance ne faisant pas disparaître cette possibilité.

Alors que nous nous trouvons presque au passage de la nouvelle ère, une autre partie du bassin voit émerger la civilisation romaine qui fera de la Méditerranée un véritable empire unifié en même temps que dominé.

Mare nostrum ou la première intégration-domination

Longtemps cité italienne parmi d'autres, Rome urbanisée par les Étrusques à partir de -750 a commencé à vivre son propre destin avec l'expulsion de ses fondateurs en -504. Dans l'ombre de la Grèce brillante, les cités italiennes se sont longtemps disputées entre elles, avant que Rome n'unifie la Péninsule entre les VI^e et III^e siècles av. J.-C, l'Étrurie au nord et la partie méridionale où les Grecs avaient fondé des colonies étant les dernières à passer sous domination romaine aux alentours de 265 av. J.-C.

Au fur et à mesure que se développe son emprise sur le territoire, la République romaine innove dans le domaine de la circulation. La volonté de se prémunir d'attaques, doublée d'une soif d'expansion et d'hégémonie sur l'Italie, conduit la République encore fragile et menacée de l'extérieur à mettre en place un réseau de routes empierrées et de relais. Conçue par le censeur Appius Claudius Caecus, la *via Appia* qui relie Rome à Brindisi, alors le plus grand port de commerce avec la Grèce et l'Orient, est la première à être établie en -312. D'une largeur très régulière de 4,1 mètres, elle est pavée de grandes dalles de basalte bombées qui permettent la circulation, tandis qu'elle est bordée par des chemins de terre pour les piétons. Puis, d'autres routes sont construites qui permettent une circulation plus rapide et plus aisée des biens marchands, ainsi que le déplacement rapide des troupes.

L'appétit de puissance ne s'arrête pas aux limites de la Péninsule et Rome se heurte à Carthage, seule puissance en Méditerranée occidentale. *Delenda est Carthago* (« il

faut détruire Carthage »), tel sera l'enjeu des guerres puniques qui se produiront en plusieurs épisodes de – 264 à – 146. Prise à Carthage en – 264, la Sicile, « premier bijou de la couronne romaine » selon les dires de Cicéron, est un grenier d'autant plus stratégique pour Rome que sa population a beaucoup augmenté. Finalement, grâce à sa flotte, Rome finit par prendre le dessus sur Carthage après plus d'un siècle de conflit.

Le verrou carthaginois ayant sauté, Rome se déploie progressivement en Méditerranée et fonde en – 27 un empire sous le règne d'Octave qui prend le nom Auguste et le titre d'empereur. La prise de l'Égypte passée sous contrôle de Rome trois ans plus tôt a constitué une étape essentielle dans l'unification de la Méditerranée et la convoitise du blé nilotique paraît avoir été déterminante dans l'acquisition de ce territoire (Abulafia, 2011). Au fur et à mesure de l'expansion de l'Empire, l'administration romaine poursuit la construction de voies à l'instar de celles qui ont été établies dans la Péninsule. À son apogée sous Trajan, le réseau routier romain principal atteindra ainsi environ 150 000 kilomètres pour relier les quelque 3 millions de km² de l'empire. Ce réseau se double d'un important ensemble de ports et de routes maritimes qui permettent de mettre les deux grands ports italiens d'Ostie et de Pouzzoles à moins de vingt jours de ceux plus éloignés d'Alexandrie et de Laodicée (l'antique Lattaquié).

Grâce à cette expansion du maillage routier et maritime à grande échelle, des régions entières se spécialisent et commercent entre elles : vins en Gaule et Hispanie, céréales en Numidie, Liban, Sardaigne, Sicile et Égypte, huile en Afrique et en Bétique, produits carnés (fumés, salés...) en Gaule. Dans le cadre de cette expansion commerciale, l'arrivée de produits agricoles fragilise les paysans de la Péninsule et les oblige à devenir colons sur des terres publiques (*ager publicus*²) que Rome met à leur disposition, et partant à devenir les garants de la conquête.

La sécurisation de l'empire – ladite *pax romana* – se fait donc par un contrôle de la terre mais aussi par celui de la mer car la piraterie menace. Dès 66, Pompée met en place un système de protection, en particulier autour de la Sicile, de l'Afrique du Nord et de la Sardaigne que Cicéron nomme les « greniers de l'État », tout en offrant aux pirates des terres contre l'abandon de leurs actions en mer.

L'épopée romaine fait ressortir le souci manifeste de Rome pendant plusieurs siècles d'organiser son approvisionnement alimentaire, y compris par l'aménagement d'un cadre institutionnel. Sous la République, un magistrat peut être nommé en période de disette. Caius Gracchus va encore plus loin en instaurant des lois frumentaires en – 123, pour aider les plébéiens pauvres. La *lex Sempronia frumentaria* prévoit ainsi de distribuer un boisseau de blé par mois à prix réduit à tous les citoyens pauvres. Mais cette politique jugée « clientéliste » s'attire certaines foudres, tout comme celle sur la redistribution de la terre impulsée auparavant par son frère Tiberius Gracchus.

Sous l'Empire, l'institutionnalisation du suivi alimentaire s'approfondit et débouche sur la création d'un service de l'Annone (nom de la déesse de l'approvisionnement).

2 - Ces terres ont pu être appropriées par de riches familles, ce qui a conduit à une certaine concentration foncière au I^{er} siècle avant notre ère. Le tribun Tiberius Gracchus puis son frère Caius s'opposèrent à cet état de fait entre – 133 et – 121 av. J.-C.

Dirigé par un préfet, ce service ne cesse d'évoluer dans son organisation, le but demeurant toujours d'éviter des ruptures d'approvisionnement sources d'instabilité, comme la période de la République avait pu le montrer. Ainsi, sous l'autorité du préfet de l'Annone, les denrées de l'empire sont transportées vers Rome par des convois composés de galères. Après avoir conflué vers la capitale de l'empire *via* les ports d'Ostie sur le Tibre ou de Pouzzoles (près de l'actuelle Naples), les produits sont stockés dans les entrepôts de la ville (*Horrea*) avant d'être vendus, soit aux boulangers s'il s'agit de blé, soit aux autres commerçants de détail pour les autres produits. Les prix sont libres mais dès la période d'Auguste, une partie du grain stocké est distribuée aux plus pauvres. Le nombre d'ayants droit fixé à 200 000 citoyens ne changera pas jusqu'à la fin de l'Empire (Garnsey, 1995). La quantité de blé distribuée gratuitement représente 80 000 tonnes par an soit, au I^{er} siècle, le tiers des besoins annuels totaux de la ville de Rome³.

Avec l'édification de Constantinople au début du IV^e siècle, les flux de céréales sont progressivement modifiés car la cité créée par Constantin absorbe surtout le blé égyptien et celui de la mer Noire quand Rome puise plutôt en Afrique du Nord et en Sicile. Sachant que les rendements de blé sont plus variables en Afrique du Nord qu'en Égypte où le Nil est une sorte d'assurance récolte, c'est donc une source de fragilité supplémentaire pour Rome qui est déjà soumise depuis le III^e siècle aux pressions des peuples dits barbares. La conquête de l'Afrique du Nord par les Vandales en 435 qui stoppent les approvisionnements de Rome est un coup terrible porté contre elle avant que l'Empire romain d'Occident ne s'effondre. Le bassin méditerranéen se trouve ainsi partagé entre peuples barbares implantés en Méditerranée occidentale (Wisigoths en France et Espagne, Vandales en Afrique du Nord, Ostrogoths dans les Balkans) et l'Empire romain d'Orient qui domine sur la Méditerranée orientale incluant l'Égypte.

Insécurité et prospérité dans une Méditerranée divisée

La restauration d'un grand empire romain par Justinien au IV^e siècle n'est que provisoire. Un siècle après sa mort en 565, les « cavaliers de l'islam » venus de la péninsule Arabique s'emparent de toute l'Afrique du Nord ainsi que des terres du Proche-Orient à l'exception du territoire byzantin. La Méditerranée est ainsi de nouveau fracturée pendant les premiers siècles de l'islam.

Avec l'occupation de la rive sud de la Méditerranée à partir du VII^e siècle, Byzance voit son approvisionnement égyptien suspendu et, désormais, c'est depuis la région danubienne que le blé est acheminé vers Constantinople qui développe aussi une politique d'appui aux petits propriétaires agricoles tandis que des soldats-paysans (les *stratiôtes*) sont envoyés dans de nouvelles circonscriptions à cultiver et à protéger (Carpentier et Lebrun, 2001).

3 - Flavius Josèphe, *Les Guerre juives*, voir le site de Philippe Remacle (<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Flajose/guerre1.htm>).

Développant une civilisation urbaine innovante en Méditerranée, les Arabes s’approvisionnent, quant à eux, en Afrique du Nord et en Égypte. Même l’Andalousie nouvellement arabe s’alimente en partie de céréales d’Afrique du Nord. Les Arabes qui se sont projetés aussi vers l’Asie centrale et dans l’océan Indien où ils rencontrent des commerçants chinois ramènent avec eux des produits jusqu’alors inconnus dans cette aire géographique méditerranéenne. C’est le cas en particulier des agrumes, du coton, du riz, de l’aubergine, de l’asperge, de l’endive et de la canne à sucre qui élargissent la base productive méditerranéenne.

Sur la rive sud de la Méditerranée, les Arabes œuvrent par des convois caravaniers qui recourent beaucoup à l’usage du dromadaire. Pour autant, ils ne sont pas dépourvus de flotte maritime bien qu’ils soient davantage tournés vers le cabotage que vers les grandes traversées. Certes, des navires viennent encore de toute la Méditerranée jusqu’à Alexandrie, bien après la conquête arabe : de Séville aux ports syriens, la Méditerranée est encore traversée parfois d’un trait. Mais cette flotte s’active surtout sur des zones plus limitées : elle est active en Méditerranée orientale, entre le Levant et l’Égypte ; elle l’est également en Méditerranée occidentale qui est devenue un « lac musulman » au IX^e siècle, profitant ainsi des produits agricoles de la Sicile reprise aux Byzantins.

Cette bipolarité méditerranéenne et commerciale entre Byzantins et Arabes – mais peut-on parler d’unité arabe avec la montée en puissance des Fatimides chiites ? – est remise en question à partir de la seconde moitié du XI^e siècle. Venus du Nord de l’Europe, les Normands particulièrement à l’aise sur l’eau sont alors parvenus en Méditerranée occidentale et reprennent la Sicile aux Arabes, rompant ainsi une chaîne d’approvisionnement céréalier importante pour eux.

En cette fin de XI^e siècle, un autre événement de portée majeure se produit. Associant Normands et Européens, la première croisade débute, avant que d’autres ne suivent jusqu’au XIII^e siècle. Le Levant, à l’est du bassin, accueille ainsi une présence latine qui va faciliter le commerce avec les cités italiennes de plus en plus florissantes. Il en est ainsi de Gênes, de Pise et de Venise qui, transformés en États, prospèrent en transportant des croisés, des pèlerins et des marchandises vers le Levant. Ces cités commercent aussi avec les Arabes, en particulier sous Saladin dont l’empire couvre l’arrière-pays des États latins, à savoir l’Égypte et la Syrie. Sous son règne se développent les *funduq* qui sont des sortes de complexes commerciaux réservés aux commerçants italiens (Éddé, 2008).

Si elles monopolisent le commerce à l’est, ces cités italiennes, à l’ouest du bassin méditerranéen, partagent leur domination avec Amalfi qui, après sa conquête provisoire par les Normands au XII^e siècle, a dû abandonner l’avantage que les Byzantins lui avaient concédé, à l’instar de Venise, de pouvoir assurer leur commerce. Depuis son passage sous la tutelle normande, Amalfi doit se contenter de demeurer dans la mer Tyrrhénienne où elle effectue surtout le commerce du vin, de la laine et de l’huile avant d’être reprise par l’État d’Aragon au XV^e siècle qui se projette alors en Méditerranée occidentale essentiellement depuis le port de Barcelone et grâce à sa flotte catalane.

Ayant pris le dessus sur les autres puissances commerciales italiennes que sont Pise et Gênes, c'est surtout Venise qui domine en ce ^{xv}^e siècle dans l'ensemble de la Méditerranée. Bien avant d'avoir atteint cette prospérité, Venise a d'abord construit sa première fortune à l'abri de sa lagune qui lui a permis de récolter le sel. Les avantages commerciaux que lui a procurés Byzance puis sa participation active à la quatrième croisade qui lui a ouvert l'est du bassin sont autant d'étapes importantes dans sa progression. Elle sera toutefois fortement affectée par la peste noire venue de Crimée *via* des bateaux transportant des céréales en 1347. En effet, en Europe et en Méditerranée, plus de la moitié de la population va disparaître avec cette épidémie, le potentiel productif se tarir et le commerce avec lui. Selon Ibn Khaldoun qui perdit ses parents et bien des membres de sa famille, « une peste terrible vint fondre sur les peuples de l'Orient et de l'Occident ; elle maltraita cruellement les nations, emporta une grande partie de cette génération, entraîna et détruisit les plus beaux résultats de la civilisation. Elle se montra lorsque les empires étaient dans une époque de décadence et approchaient du terme de leur existence ; elle brisa leurs forces, amortit leur vigueur, affaiblit leur puissance, au point qu'ils étaient menacés d'une destruction complète. La culture des terres s'arrêta, faute d'hommes ; les villes furent dépeuplées, les édifices tombèrent en ruine, les chemins s'effacèrent, les monuments disparurent ; les maisons, les villages, restèrent sans habitants ; les nations et les tribus perdirent leurs forces, et tout le pays cultivé changea d'aspect » (Ibn Khaldoun, 1863, p. 130).

En dépit de cette catastrophe qui l'a beaucoup affectée, Venise constitue au ^{xv}^e siècle un véritable *stato da mar* avec une myriade de comptoirs et de territoires insulaires, dont Chypre et la Crète, en relais pour sa flotte. Jusqu'au ^{xvi}^e siècle, les bâtiments vénitiens fréquentent ainsi les ports de Constantinople et de la mer Noire, du Levant et d'Égypte. Cette flotte permet un essor évident des échanges, entre autres alimentaires et agricoles, aussi bien en Méditerranée qu'au-delà : grâce aux bateaux vénitiens, le monde islamique fournit des épices d'Inde, des fruits exotiques, des dattes et des céréales de Barbarie (Maghreb), tandis qu'il importe de l'huile d'olive ; Byzance fournit aussi du blé et achète du vin ; les îles ioniennes et le Péloponnèse exportent des raisins secs, des fruits et de l'huile ; quant à l'Occident engagé dans un proto-capitalisme textile, il importe de la laine et du lin. Même si Venise exerce essentiellement sa vocation d'armateur, elle n'en a pas moins besoin de s'approvisionner, ce que permet aussi son commerce. Elle ne se prive pas de stimuler aussi la production agricole sur certains de ses territoires conquis notamment à Chypre d'où elle rapatrie du vin et de l'huile.

Cependant, la Sérénissime doit faire face à un nouveau rival. À l'Est, les Ottomans, héritiers de la tribu d'Osman qui a pris le dessus sur toutes les tribus turques venues d'Asie centrale, commencent à ce moment-là à étendre ce qui est en train de devenir un empire. La prise de Constantinople par Mehmet II en 1453 marque un virage essentiel dans la construction de cet empire ottoman qui s'agrandit nettement sous le sultanat de Soliman le Magnifique. Sous le règne de son héritier Selim II, la prise de Chypre en 1570, au détriment de Venise, élargit un peu plus cet ensemble tout en permettant de sécuriser le commerce en Méditerranée orientale, notamment celui du grain. En effet, cette île faisant face au grand port ottoman de Mersin, des corsaires

chypriotes, en période de faible récolte sur l'île, menacent les embarcations turques amenant le grain d'Égypte.

L'emprise de Venise en Méditerranée est donc en retrait après son départ de Chypre⁴. Qui plus est, la montée en puissance de concurrents porte un préjudice à son rayonnement. Ainsi, les Français, en reconnaissance de leur soutien contre le Saint-Empire dans une alliance scellée en 1535, obtiennent d'Istanbul un régime de capitulations qui leur donne des avantages commerciaux dans l'Empire ottoman. Mais surtout, le commerce méditerranéen qui a tant enrichi Venise est en recul au XVI^e siècle. La découverte du nouveau monde est encore trop récente pour considérer que c'est la marque du basculement mondial. Fernand Braudel mentionne que les progrès du transport terrestre, notamment grâce à la sélection des animaux de trait, expliquent pour partie cela (Braudel, 1985a). Mais pour David Abulafia, il s'agit moins là d'une cause que d'une conséquence du renversement mer/terre (Abulafia, 2011). Pour cet historien, c'est l'insécurité manifeste dans la mer Méditerranée qui contribue à cet essor du transport terrestre et aux progrès de la génétique animale. Il est sûr qu'en cette fin de XVI^e siècle, la Méditerranée est divisée entre deux pouvoirs navals, les Ottomans à l'est et au sud du bassin et les Espagnols dans le bassin occidental où la Barbarie⁵ sous suzeraineté ottomane menace le commerce par l'envoi de ses corsaires. Cependant, dans ses travaux, Fernand Braudel montre aussi que si le commerce maritime s'étiole, celui du grain par mer demeure tant bien que mal. La révolution animale ne permet pas de convoier d'aussi forts tonnages que le nécessite ce commerce-là. D'autre part, les greniers de proximité ne suffisent plus, comme la Sicile qui prospère pourtant. En effet, après avoir mis longtemps à retrouver ses niveaux d'avant la peste, la région méditerranéenne voit sa population s'accroître. Braudel souligne également que la culture du grain en Occident est alors concurrencée par des productions plus rémunératrices comme la vigne et l'olivier.

Ainsi dans cette période du XVI^e et du XVII^e siècle, la vie de l'Occident « est équilibrée par les envois du Levant, celui-ci moins peuplé, plus riche en grains exportables, généralement de moindre prix » (Braudel, 1985a, p. 335). Cependant à la fin du XVII^e siècle, l'administration ottomane, devant faire face à l'accroissement de ses besoins, interdit les exportations de céréales (blé et riz) hors de l'empire et s'appuie notamment sur le blé égyptien. Mais la forte demande en grains en Europe a comme résultat le développement de trafics de contrebande à partir d'Alexandrie⁶.

4 - Cependant, en dépit de l'acquisition de Chypre, la progression ottomane vers l'Ouest s'interrompt avec la défaite de Lépante en 1571. Venise participe à cette bataille contre Istanbul en participant à la Sainte Ligue qui associe aussi l'Espagne et le Saint-Empire.

5 - C'est le nom qui apparaît en ce siècle pour désigner l'Afrique du Nord.

6 - L'État ottoman a mis en œuvre une batterie de mesures pour éviter le détournement, notamment l'interdiction à tout navire chargé de grains de quitter un port égyptien sans autorisation délivrée par le pacha, l'obligation de garantie pour le capitaine assurée par le responsable de la police (*sübâshi*) ou le contrôleur des marchés (*muhtasib*), et l'obligation pour le capitaine de rapporter aux autorités d'Alexandrie une attestation de livraison des chargements à bon port.

Des rives reconfigurées et un commerce sous tutelle

Pendant deux siècles, cette nouvelle bipolarité se maintient avec, d'une part, un Empire ottoman dont le territoire est très large et, d'autre part, une Europe émergente mais très conflictuelle. Dans ce contexte, la Méditerranée reste un couloir insécurisé notamment dans sa partie occidentale dans laquelle les régence ottomanes au Maghreb vivent de la course, autrement dit de la razzia. Au début du XIX^e siècle, les risques en Méditerranée s'élèvent encore davantage. La Révolution française conduit aux guerres napoléoniennes durant lesquelles la France fait face à des coalitions contre-révolutionnaires, comptant parmi elles la grande puissance anglaise. Voulant fragiliser la Couronne dans ses approvisionnements alimentaires, Napoléon décrète un blocus contre les Anglais en 1807. Ses corsaires agiront ainsi quelque temps en Méditerranée où ils arraisonneront des navires britanniques transportant notamment du grain d'Égypte, laquelle, et plus largement la Méditerranée orientale, est l'objet des convoitises des deux puissances européennes rivales. La Méditerranée, c'est la route des Indes et bientôt celle qui conduira au pétrole.

Comme le montrera la prise de Chypre par les Britanniques en 1878, en échange du soutien de la Couronne au Sultan contre les convoitises russes, cette pénétration occidentale est facilitée par les difficultés de l'Empire ottoman qui s'aggravent en ce XIX^e siècle. Faut-il le rappeler, cette offensive russe contre Istanbul est conduite au cours de ce siècle pour protéger en particulier le couloir d'acheminement de son blé vers la Méditerranée et importer depuis ses pays riverains certains produits (huile, vin notamment) dont elle est devenue friande.

À cette pression russe s'ajoute pour le sultan une crise économique à forte composante agraire : la source des revenus de l'État ottoman repose encore essentiellement sur la fiscalité agricole, la diversification industrielle ne s'étant pas produite (le refus de l'imprimerie au prétexte qu'il est un instrument potentiel de sacrilège a coupé les Ottomans du courant majeur de la connaissance) ; or la fiscalité lourde et la corruption généralisée ont conduit à une déprise agricole (Landes, 1998). Cette fragilisation économique s'accompagne aussi en ce XIX^e siècle d'un rétrécissement du territoire de la Porte avec l'affirmation des nationalismes dans les Balkans et en Grèce, et le détachement progressif de l'Égypte sous le règne du vice-roi Mohamed Ali (1805-1845) après que Britanniques et Français se sont battus au début du XIX^e siècle pour en prendre le contrôle.

Conscient du potentiel de son territoire et du caractère stratégique des céréales et du coton, le vice-roi d'Égypte stimule alors l'agriculture du Delta. Les Anglais sont particulièrement friands de blé égyptien ; d'ailleurs ils se retirent d'Alexandrie en 1807 après que Mohamed Ali s'est engagé à leur fournir le blé dont ils ont besoin en Méditerranée pour leur flotte et à Malte. Cette manne lui permet de financer sa lutte contre les Mamelouks et d'acheter les soutiens nécessaires à Istanbul pour son maintien en poste en Égypte. Non seulement il s'y maintient mais il détache totalement son pays de l'emprise ottomane qui perd ainsi le contrôle d'un grenier essentiel. Sous son autorité, les premiers grands travaux d'irrigation sont engagés, qui

facilitent également le développement du coton à longues fibres et de la canne à sucre. C'est en s'alliant à des ingénieurs saint-simoniens⁷ arrivés en Égypte en 1833 que Mohamed Ali peut mener à bien les grands ouvrages d'irrigation qui remplacent progressivement les systèmes traditionnels d'inondation. Les canalisations perpendiculaires au Nil qui assuraient l'inondation puis la culture de décrue sont peu à peu remplacées par de longues canalisations parallèles au fleuve, permettant la circulation des eaux dans un système hydraulique de plus en plus intégré. Le premier barrage construit pour rehausser les eaux du Nil en période d'étiage n'est cependant envisagé qu'en 1840, avant d'être réalisé entre 1860 et 1880 dans le Delta, sous le règne d'Ismaïl. Érigé à l'endroit où le Nil se sépare en deux branches, Rosette et Damiette, le barrage doit relever le niveau des eaux pendant la période d'étiage et, ainsi, faciliter l'irrigation. Ces travaux sont entrepris dans un contexte de fort essor des prix du coton sur fond de guerre de Sécession (1860-1866), cette dernière ayant réduit la présence américaine sur le marché mondial.

Après avoir profité de cette conjoncture favorable, l'Égypte profite d'une autre opportunité pour se plonger au cœur des échanges avec l'Europe. Non seulement elle est un producteur important de produits de base, mais l'achèvement du canal de Suez en 1869, à l'initiative des Français, la rend encore plus incontournable dans les échanges internationaux car elle est devenue un lieu de passage stratégique. Mais la faillite de l'État égyptien en 1876, principalement parce que les cours du coton se sont durablement retournés, permet à Londres de prendre le contrôle du canal, avant d'exercer sa mainmise sur la vie politique au Caire. Cette emprise britannique place l'Égypte, comme à d'autres moments de son histoire, sous la dépendance d'un centre de pouvoir auquel elle est supposée fournir de la matière première agricole. C'est d'ailleurs à cette fin que les Britanniques établissent le premier barrage d'Assouan, inauguré en 1902, pour réguler les crues et développer l'irrigation. L'indépendance acquise en 1923 ne sera que de façade, et Londres maintiendra son contrôle sur un pays qui se détachera de la tutelle européenne en 1952.

Ailleurs, au Proche-Orient, certains territoires participent progressivement aux dynamiques d'approvisionnement d'une Europe de plus en plus rayonnante. En Palestine où les Britanniques ont établi un foyer national juif en 1917, les colons juifs du *Yishouv* produisent des agrumes destinés à l'Europe. Ils s'ajoutent au savon que les Arabes de Palestine produisent à partir de leurs oliviers pour le marché européen *via* notamment le port de Marseille. De son côté, le Mont-Liban, alors autonome de l'Empire ottoman, s'est progressivement spécialisé depuis le XIX^e siècle, sous l'influence des soyeux lyonnais, dans la culture du murier essentielle à la production de ver à soie.

Au Maghreb, l'emprise ottomane qui s'est imposée partout à l'exception du Maroc, est progressivement remplacée par celle des Français, des Italiens et des Espagnols qui fondent protectorats et colonies. En Algérie, où la présence française remonte

7 - Le saint-simonisme s'inscrit dans la foulée de l'expédition en Égypte de Bonaparte (1798-1801), qui avait amené aussi, en plus des soldats, 167 savants, ingénieurs et artistes. Ce flux intellectuel va nourrir les représentations d'une Méditerranée commune, perçue comme une sorte de lit nuptial de l'Orient et de l'Occident. Les saint-simoniens arrivés en 1833 en Égypte étaient regroupés autour de l'économiste Barthélémy Enfantin.

à 1830, on assiste à une colonisation massive à la fin du XIX^e siècle, avec l'envoi de paysans sans terre, venus notamment d'Alsace-Lorraine annexée par les Allemands en 1871. Le nombre des colons passe ainsi de 245 000 en 1872 à plus de 750 000 en 1914, l'emprise sur les terres étant facilitée par la loi Warnier (1885) qui a oblitéré le caractère inaliénable des terres *arch* (terres collectives). Cette immigration nombreuse facilite l'expansion de la viticulture passée de 20 000 hectares au début des années 1880 à plus de 200 000 à la veille de la seconde guerre mondiale (Vallaud, 2009). À ce moment-là, le domaine colonial représente 40 % des surfaces arables, souvent les plus propices à l'agriculture.

Plus tardivement, la Libye subit le même sort, les Italiens l'ayant acquise lors de leur guerre avec les Turcs en 1912. Là aussi des paysans sans terre venus de Calabre, de Vénétie et de Sicile sont envoyés vers les nouvelles contrées à exploiter, en particulier vers la région de Cyrène.

Jusqu'à la seconde guerre mondiale, le commerce agricole en Méditerranée est ainsi orienté dans le sens Sud-Nord. Le Sud et l'Est produisent pour une Europe demandeuse en matières premières agricoles : les bouches à nourrir s'y multiplient – on s'engage alors dans une transition démographique, même si deux guerres viendront en limiter les effets –, et l'industrialisation appelle l'usage massif de matières premières comme le coton.

Une Méditerranée inédite

Après la seconde guerre mondiale, un ordre nouveau se dessine en Méditerranée. L'Égypte donne le signal des bouleversements dans le monde arabe. La révolution au Caire en 1952 marque clairement un changement de régime et une prise de distance avec la tutelle britannique. Les États du Levant et du Maghreb sortent aussi de plusieurs siècles de domination ottomane puis française, italienne ou britannique. La Méditerranée qui sort de la seconde guerre mondiale n'a jamais connu au cours de son histoire autant d'États souverains en son sein.

Dans ces États indépendants, la priorité est souvent donnée à l'agriculture à des fins de sécurisation alimentaire, gage de leur stabilité et de leur souveraineté politiques (Blanc, 2012). Aussi un énorme effort d'équipement hydraulique, de réformes foncières et d'appui aux organisations agricoles est-il conduit. La Syrie, après l'avènement d'un parti Baas très agrarien dans sa philosophie originelle, et l'Égypte, sous Nasser, sont particulièrement représentatifs de ces choix fonciers, hydrauliques et organisationnels. Cependant, cette transition politique s'accompagne aussi d'une transition démographique. Partout la mortalité recule brutalement, tandis que les indices de fécondité mettent plus de temps à diminuer. Entre les deux, les taux d'accroissement de la population s'élèvent, avec des décalages selon les pays (Courbage et Todd, 2007).

Ainsi, malgré les efforts productifs, les balances commerciales des pays du sud et de l'est de la Méditerranée (hors Turquie) se détériorent alors qu'elles étaient équilibrées au début des années 1960. C'est notamment l'Europe qui en profite, la politique agricole commune (PAC) soutenant la révolution agricole au nord du bassin méditerranéen. La mise en œuvre de prix garantis sécurise les producteurs et les incite à

investir, ce qui constitue un puissant facteur de productivité. De façon inédite dans l'histoire, la polarité commerciale se renverse au cours des dernières décennies du ^{xx}^e siècle, le commerce agricole devenant éminemment asymétrique avec une nette prédominance du Nord. Qui aurait pu envisager, il y a quelques décennies, que le cinquième de la production française de blé tendre serait englouti par les pays d'Afrique du Nord et du Proche-Orient (Abis, 2012) ? Aujourd'hui, alors que le Sud et l'Est ont été d'importants pourvoyeurs de grains notamment, les voilà exposés à une forte dépendance par rapport au Nord et plus largement par rapport au monde.

Cette entrée en lice de puissances non méditerranéennes dans le commerce agricole est un autre élément à souligner. Certes, l'histoire a montré que les produits consommés en Méditerranée avaient pu être importés d'Asie, notamment par les Arabes, ou des rivages de la mer Morte par les Byzantins ou les Turcs. Mais le caractère inédit de cette tendance réside plutôt dans la part considérable que les pays tiers ont pris dans le commerce méditerranéen. Depuis le tournant des années 1950, les céréales américaines rivalisent avec celles d'Europe et maintenant avec celles de Russie et d'Ukraine quand les viandes arrivent de plus en plus d'Amérique du Sud. Si la Méditerranée n'est plus l'économie-monde que l'on a connue, elle est comme jamais un réceptacle d'influences et de logiques commerciales venues de loin.

Aujourd'hui, le commerce agricole bat ainsi son plein dans le bassin méditerranéen sans que l'insécurité ne l'entrave, comme l'histoire l'a montré avec tant de constance. Qui plus est, c'est entre États souverains qu'il s'opère, contrairement à ce qui s'est longtemps produit, à savoir la prévalence de relations de sujétion entre des métropoles-phares fortement consommatrices et des territoires productifs, parfois éloignés mais sous domination. Le commerce agricole paraît donc « libéré » de ces relations de domination, voire d'inféodation, tandis que l'on assiste en sus à un désarmement tarifaire. Mieux que cela, ce commerce s'opère aujourd'hui dans une Méditerranée qui essaie tant bien que mal d'inventer un espace de coopération. Bien qu'il ne soit pas exempt de tensions géopolitiques, ce moment paraît donc bien éloigné des nombreuses et longues périodes marquées par la domination/captation ou par une insécurité dirimante pour le commerce en mer et sur les rives.

Parmi les innovations, il faudrait aussi nommer les évolutions technologiques. Si les Phéniciens, les Romains et les Vénitiens, pour ne citer qu'eux, ont acquis une telle influence en Méditerranée, c'est bien entendu parce qu'ils ont su innover dans les techniques de navigation mais aussi dans l'organisation logistique. Cet aspect est loin d'emprunter au seul passé car les temps actuels sont également très féconds en avancées technologiques et organisationnelles. La conteneurisation, les plates-formes multimodales et les autoroutes de la mer sont au cœur d'une véritable révolution du commerce agricole en Méditerranée.

La nouvelle orientation des flux, la puissance des technologies mobilisées, le caractère somme toute pacifique des échanges et surtout l'avènement d'un nouveau cadre politique un peu plus équilibré, au moins à l'aune d'une histoire où la domination a prévalu, tout cela fait du très ancien commerce agricole en Méditerranée une activité profondément renouvelée.

Bibliographie

- Abis (S.) (2012), *Pour le futur de la Méditerranée : l'agriculture*, Paris, L'Harmattan.
- Abulafia (D.) (2011), *The Great Sea*, New York (N. Y.), Penguin Edition.
- Albertini (L.) (2009), *Agricultures méditerranéennes. Agronomie et paysages des origines à nos jours*, Arles, Actes Sud.
- Amouretti (M.-C.) et Ruzé (F.) (2011), *Le Monde grec antique*, Paris, Hachette Supérieur.
- Blanc (P.) (2012), *Proche-Orient, le pouvoir, la terre et l'eau*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Braudel (F.) (1985a), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin.
- Braudel (F.) (1985b), *La Méditerranée, l'espace et le pouvoir*, Paris, Flammarion.
- Breque (J.-M.) (2007), *Venise*, Paris, PUF, coll. « Clio ».
- Borne (D.) et Scheibling (J.) (dir.) (2002), *La Méditerranée*, Paris Hachette.
- Carpentier (J.) et Lebrun (F.) (dir.) (2001), *Histoire de la Méditerranée*, Paris, Seuil.
- Courbage (Y.) et Todd (E.) (2007), *Le Rendez-vous des civilisations*, Paris, Seuil, coll. « La République des idées ».
- Éddé (A.-M.) (2008), *Saladin*, Paris, Flammarion.
- El Faiz (M.) (2004), *Les Maîtres de l'eau, histoire de l'hydraulique arabe*, Arles, Actes Sud.
- Finkelstein (I.) et Siberman (N. A.) (2002), *The Bible Unearthed : Archaeology's New Vision of Ancient Israel and the Origin of Its Sacred Texts*, New York (N. Y.), Touchtone.
- Garnsey (P.) (1996), *Famine et approvisionnement dans le monde gréco-romain*, Paris, Les Belles Lettres.
- Hourani (A.) (1991), *Histoire des peuples arabes*, Paris, Seuil.
- Ibn Khaldoun (1863), *Les Prolégomènes*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner.
- Landes (D. S.) (1998), *Richesse et pauvreté des nations*, Paris, Albin Michel.
- Margueron (J.-C.) et Pfirsich (L.) (2005), *Le Proche-Orient et l'Égypte antiques*, Paris, Hachette Supérieur.
- Vallaud (P.) (dir.) (2009), *Atlas historique de la Méditerranée*, Beyrouth et Paris, USJ-Fayard.
- Vallaud (P.) (2012), *La Guerre d'Algérie. De la conquête à l'indépendance (1830-1862)*, Paris, Acropole.